

... Natalie Clifford Barney

« *Berthe ou un demi siècle auprès de l'Amazone, précédé d'une étude sur Natalie Barney par Michèle Causse* », tel est le livre que sort en ce mois de mai les éditions Tierce. Natalie Barney, ce nom nous est connu, mais ce livre rompt enfin avec le « regard andocentrique » qui l'avait enfermée jusque-là.

Michèle Causse a lu Natalie Barney et dans la première partie du livre elle nous la donne à lire avec un regard radical-lesbian, regard nécessaire qui est nôtre aussi.

Elle a rencontré Berthe qui a passé près d'un demi siècle auprès de celle qu'on appelle l'Amazone, et Berthe nous parle ici dans près de 200 pages.

Michèle Causse restitue aussi dans une troisième partie les femmes qui ont entouré Natalie : Romaine Brooks, Lucie Delarue-Mardrus, Mina Loy, Dolly Wilde, Gertrude Stein, Radclyffe Hall, Djuna Barnes, Elisabeth de Gramont, Colette, Liane de Pougy, Marie Laurencin, Rachilde, Aurel...

Nous donnons ici quelques extraits des pages écrites par Michèle Causse sur Natalie, extraits des mémoires de Berthe aussi émouvantes et si fraîches. Le reste nous vous laissons le découvrir dans ce livre parsemé d'une trentaine de photos données par Berthe et inédites pour la plupart.

Ce livre sort en mai. Si vous ne le trouvez pas chez votre libraire, vous pouvez le commander directement chez Tierce, 1 rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris 75005.

S.T.

Michèle Causse a publié « *L'Encontre* » et « *Ecrits voix d'Italie* » aux Editions des Femmes. Elle publiera à la rentrée « *Lesbiena (seven portraits)* » aux éd. du Nouveau Commerce.

« Guidée par l'amour – celui qui nous oblige à nous dépasser – j'ai aimé avec ferveur mes semblables, les plus semblables possibles. »
Natalie BARNEY

Amazone / ange / androgyne

Figure déjà historicisée, Natalie Barney est aussi une figure méconnue.

Prise jusque-là dans un regard androcentrique, elle a été définie, eu égard à son objet d'amour, corps déviant. Corps déviant et « séducteur » (1), elle l'est assurément, mais non pas ainsi qu'on voudrait nous le donner à croire. C'est dans la mesure où elle échappe au « manque à se vivre, à pouvoir se jouir, à pouvoir se dire » (2), où elle échappe au déterminisme le plus meurtrier de l'histoire patriarcale et accède au statut de corps-sujet, de sujet tout court, qu'elle exerce sa fascination.

« Si la vie doit être l'expression et non la suppression de soi, n'ai-je pas pleinement réussi la mienne ? » (*Souvenirs indiscrets*)

Figurer Natalie Barney dans le rôle de séductrice c'est faire le jeu du miroir déformant de l'homophobie volontiers homopholâtre. C'est dévaluer l'intensité de son expérience pour en donner une image caricaturale, fantas(ma)tique, pornographique. C'est, en un mot, la mettre en réserve d'érogène.

Or Natalie Barney – et plus généralement la lesbienne – n'est pas « consommable » ni réductible aux fantasmes qu'elle suscite. Elle est – ses écrits en témoignent – la démonstration évidente du fait que « le sens pourrait bien être en fin de compte le seul besoin de la féminité » (3). Il est d'ailleurs symptomatique que pour Natalie Barney (pour l'écrivaine lesbienne) le corps ne soit pas le signifiant obsessionnel. Comme il ne s'aliène en aucune pratique à l'origine desquelles il serait absent, il ne

fait pas problème. C'est, d'emblée, un corps-sujet qui dénonce la physis comme interdiction faite à la femme de s'inventer. Or, l'on sait à quel point les postures du corps déterminent la pensée : traiter le corps en objet, c'est mettre en danger mortel la pensée.

Natalie de le souligner :

« La femme qui prend conscience d'elle-même s'impose ses propres lois que l'état social, religieux ou animal ne peut isolément lui dicter. » (*Nouvelles pensées d'une Amazone*)

Et de dénoncer :

« La réalisation individuelle leur paraît anti-sociale... S'inventer une vie leur semble une erreur, car pour eux la vie est une étiquette et non une aventure. » (*Accident*, inédit)

Sujet rebelle au sexionnement et à la distribution des rôles qui en découle, Natalie Barney, lesbienne, n'en n'est pas moins contrainte, pour communiquer son vécu, le mettre en représentation, d'en passer par « un langage déjà organisé, étalonné en dehors d'elle » (4).

Désireuse, en sa qualité de sujet, de se placer dans le lieu par excellence du féminin, l'écriture ré/interprétante, elle expérimente le dilemme woolfien : « Quand une femme se met à écrire... elle constate sans cesse qu'elle a envie de changer les valeurs établies : rendre sérieux ce qui semble insignifiant à un homme, rendre quelconque ce qui lui semble important. Et naturellement le critique l'en blâmera. » (5).

En effet. A peine les *Pensées d'une Amazone* sortent-elles des presses, nous lisons sous la plume des critiques mâles :

« Pourquoi des notations qui transforment notre moderne Sapho en suffragette ? » (Régismanset).

« Quoi, dès le seuil serait-ce une Amazone féministe ? » (Artus).

Quoi ! L'Amazonat ne serait-il pas seulement un aimable jeu de dames, d'anandrines fricatrices ? Serait-il aussi une éthique, voire une méthodologie ? Natalie prévient :

« L'amour se distingue non par une pratique sexuelle mais par une aventure spirituelle. » (*Nouvelles pensées.*)

Ainsi énonçant le « quid » toujours floué.

Elle dispose, unique entre toutes les femmes, de « cette possibilité que l'argent et le loisir nous donnent d'observer impersonnellement et impartialement » (6) et (en gestionnaire avisée de ces biens), elle ne se privera pas d'exercer, voluptueusement, ses facultés critiques : celles-là mêmes qui sont en elle les plus développées.

« Son pessimisme est un résultat fatal. Ce n'est pas de sa faute si la nature est un jeu de hasard et l'homme un fou encore plus fortuit » (Miomandre).

Adoptant la forme la plus achevée de la maîtrise, l'aphorisme, Natalie Barney prend le discoureur au piège de sa logique. Et lui de ne plus s'y reconnaître :

« On cause un certain malaise quand on est intelligent (sic) à ce point... Je ne crois pas qu'il se soit jamais trouvé une femme aussi virilement (sic) intelligente qu'elle, c'est-à-dire aussi dénuée de toute naïveté sentimentale, de tout entraînement romanesque, aussi capable d'étudier chaque phénomène moral comme une expérience... Nous ne manquons pas de penseurs... mais il n'y a pas, dans toutes leurs emphatiques périodes, le quart de l'observation réelle, de la réflexion que je trouve dans ces formules de N.B.C., si brèves et presque toujours elliptiques. » (Jaloux).

Natalie Barney, dans ses écrits, semble faire sienne la profession de foi de Thérèse Plantier : « Je plierai à ma propre glorification un langage tout entier conçu contre moi. »

Ainsi, ce qui apparaît avec force, ici, c'est le discours de l'Autre (par excellence, jusqu'ici florclôse) dans sa positivité. Et comment, dès lors, ne pas le tenir pour précurseur ?

(1) Sé/ducteur : qui conduit à soi.

(2) Claire Lejeune : *Lettre aux Québécoises* » (Cahier du G.R.I.F.), voir aussi « L'Atelier » (Le Cormier).

(3) Thérèse Plantier : « Logos spermaticos » (Anthropos).

- (4) J. Maertens : Ritologiques-Aubier-Montaigne.
 (5) V. Woolf « Les Femmes et le Roman » dans « L'Art du roman » au Seuil.
 (6) Id.

• • •

II

De Natalie Barney, auteur multiforme, il importe surtout, aux fins d'une élucidation du personnage et de ses idées-force, de retenir les aphorismes. Et, parmi les aphorismes, d'isoler ceux qui en font une femme du temps présent (voire futur).

D'emblée programmatiques, les *Pensées d'une Amazone* ouvrent sur ce titre :

« Les sexes adverses, la guerre et le féminisme ».

Adoptant l'une des formules éclair-et-foudre qu'elle affectionne, Natalie C. Barney va droit au but :

« Ce n'est pas parce que je ne pense pas aux hommes que je ne les aime pas, c'est parce que j'y pense. »

On ne saurait plus clairement, loin de quelque fatalité génétique, poser un « choix en situation ».

Plus radicale que les radicales actuelles, Natalie Barney n'hésite pas :

« Il n'y a pas de sexe ennemi : l'ennemi de l'homme c'est l'homme. »

Affirmation que les travaux d'anthropologie les plus récents reprennent avec vigueur.

Dix ans avant Virginia Woolf elle énonce :

« Le règne patriarcal menace le genre humain. »

Virginia développant :

« Derrière nous s'étend le système patriarcal avec sa nullité, son immoralité, son hypocrisie, sa servilité... » (1).

Et Natalie d'enchaîner :

« Le genre humain, un genre que je déplore. »

en écho à Virginia (*Les Vagues*) :

« La race humaine est atroce. »

De l'adjectif « humain » nous savons désormais ce qu'il faut penser, quel genre l'a revendiqué et « qualifié ».

Consciente, à l'extrême, de la dichotomie irréconciliable de l'espèce, Natalie Barney poursuit, cohérente :

« Nous pouvons mieux que de conquérir le conquérant. »

« Il est temps que les Amazones ne se fassent plus féconder par l'ennemi — et l'ennemi n'est-il pas celui qui prendra à la femme son enfant pour l'élever ou le tuer à sa guise ? »

Préférant produire que reproduire, Natalie échappe à

« cette catastrophe : être femme ».

Encore l'urgence première est-elle :

« Il faudrait libérer l'homme de l'homme. »

En effet :

« Ils enfantent la mort, comme elles la vie, avec courage, inéluctablement. »

Dès lors :

« On ne saurait assez souligner qu'un Etat composé et gouverné par des hommes, ne pourra jamais représenter ou suppléer la moitié du genre humain. »

Force lui est de constater :

« Depuis que Dieu fit Eve avec une côte d'Adam, rien n'est normal. »

- (1) V. Woolf : « Trois Guinées » (Ed. des Femmes).

• • •

Michèle Causse